



HAL
open science

Le régionalisme culturel océanien : un impensé des études sur les renaissances culturelles

Florence Mury

► To cite this version:

Florence Mury. Le régionalisme culturel océanien : un impensé des études sur les renaissances culturelles. *Belgeo, Revue belge de géographie. Revue de la Société Royale de Belgique*, 2020, 4, <10.4000/belgeo.43907>. <hal-03003010>

HAL Id: hal-03003010

<https://hal.science/hal-03003010v1>

Submitted on 13 Nov 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

Le régionalisme culturel océanien : un impensé des études sur les renaissances culturelles

Cultural regionalism in Oceania: a blind spot in studies on cultural rebirths

Résumé

Alors que l'archéologie et les traditions collectées dans le Pacifique attestent l'existence ancienne d'influences à longue distance entre les sociétés océaniques, la conscience d'appartenir à un ensemble régional est souvent présenté comme un phénomène récent. On retrouve ici le penchant actuel des sciences humaines pour la déconstruction, faisant du régionalisme océanien un apport occidental. Par ailleurs, la dimension culturelle est souvent le parent pauvre des études sur l'intégration régionale, lesquelles se focalisent davantage sur les acteurs politiques ou économiques.

Les appels récurrents au rapprochement des populations et le capital relationnel tissés par de nombreux intellectuels, artistes, et artisans de la région restent peu reconnus. Et c'est encore le localisme qui s'impose dans la plupart des études culturelles sur le Pacifique. Cet article vise à analyser les obstacles qui s'opposent à la pleine connaissance d'une énonciation culturelle « continentale » quasi inédite dans le monde.

Mots-clefs : régionalisme culturel, Océanie, énonciation culturelle

Abstract

In the Pacific, the consciousness of belonging to a common region is often described as a recent trend, while archeology and traditions have proven that bounds existed even under significant geographical distance before colonial contact. We see here the social science current inclination to deconstruction, turning Oceanian regionalism into a Western projection. Otherwise, when we think about studies on regional integration, the cultural aspect is most of the time put apart. Political and economic actors are the ones highlighted.

Recurring calls for closer ties at cultural level and the relational capital built by many intellectuals, artists, and craftsmen receive far little recognition. Localism still prevails in most cultural studies on the Pacific. This article identifies and addresses the barriers to a full knowledge of such "continental" cultural enunciation, almost unprecedented in the world.

Key words: cultural regionalism, Oceania, cultural enunciation

L'« Océanie », un concept européen ?

L'analyse critique ici développée s'inscrit dans le courant des études postcoloniales et subalternes : elle questionne la tendance du discours scientifique dominant à circonscrire les renaissances culturelles océaniques aux seules échelles locales, tandis que l'affirmation d'une « différence » (Bhabha, 1994) aux échelles nationale et régionale se trouvent sans cesse disqualifiées par ce même discours. Cet article constitue à la fois la retranscription et le prolongement d'une communication donnée dans le cadre du colloque « Un monde de régions ? Échanges et croisements disciplinaires sur l'intégration régionale dans le monde » qui a eu lieu à Paris en mars 2019. Au moment de la tenue du colloque, un grand événement culturel sur

le Pacifique débutait à quelques kilomètres seulement : l'exposition « Océanie » au musée du Quai Branly¹.

Les textes qui accompagnent cette exposition offrent un point de départ intéressant pour introduire mon propos sur le régionalisme culturel en Océanie. Ils permettent, avant même de pouvoir définir et caractériser ce phénomène, d'identifier les obstacles qui s'opposent à la connaissance ou plutôt à la reconnaissance d'une énonciation culturelle autochtone à l'échelle de l'Océanie.

Et c'est tout d'abord l'autonomie des populations océaniques dans la mise en évidence de l'unité culturelle de cet espace qui s'avère sujette à caution. L'Océanie correspond-elle à un espace dont le découpage et l'unité culturelle ont été conceptualisés de l'extérieur, en Occident ? S'agit-il d'un objet géographique autochtone / autonome ?

Dans le catalogue de l'exposition (Brunt ; Thomas, 2018a) et les communiqués de presse qui l'accompagnent, on retrouve deux grands principes de justification. D'un côté, les organisateurs affirment ne pas vouloir favoriser une vision européocentrée de la région² (Le Brun ; Martin, 2018) en réaffirmant une unité culturelle régionale préexistante au regard européen. On justifie l'exposition actuelle par la référence à un passé précolonial, à une culture commune qui « imprégnerait » encore la région, une espèce de fond culturel ancien qui renvoie à l'histoire du peuplement de cet espace. Cette question du peuplement a longtemps constitué le cœur de la recherche scientifique sur l'Océanie. Il aura fallu que les travaux des linguistes, des archéologues, des historiens et des anthropologues se combinent (Kirch, 2017) pour que le mystère de la proximité culturelle des sociétés du Pacifique soit levé ; pour que leur affiliation puisse être affirmée au sein de la grande famille des peuples austronésiens, venus d'Asie orientale.

D'un autre côté, le discours des organisateurs fait tout de même référence aux 250^{ème} anniversaire du premier voyage de James Cook dans le Pacifique. L'exposition constitue malgré tout une forme de célébration de cet anniversaire, du moins a-t-elle été régulièrement présentée comme telle dans la presse³. Rappelons que ce « voyage » a contribué à révéler cet espace en Europe, a participé à le faire connaître et donc à le définir en tant que grande partie du monde plus tard nommée « Océanique » puis « Océanie ». Le premier chapitre du catalogue (Brunt ; Thomas, 2018b) est formel : « ces voyages mondialisants [les voyages de James Cook] ont donné vie au concept d'« Océanie » en suscitant des vues panoptiques et synchroniques de la région dans son ensemble ». Ailleurs dans le Pacifique, on choisit de célébrer les 250 ans de l'arrivée de Tupaia⁴ à Aotearoa (Nouvelle-Zélande) dans une stratégie visant à sortir d'une

¹ Cette exposition s'est d'abord tenue à la Royal Academy of Arts, à Londres, avant d'être installée en France du 12 mars au 7 juillet 2019. Les commissaires de l'exposition étaient le Professeur Nicholas Thomas du Musée d'Archéologie et d'Anthropologie de l'Université de Cambridge au Royaume-Uni et le Docteur Peter Brunt de l'Université Victoria à Wellington en Nouvelle-Zélande (Aotearoa).

² « Cette exposition évite délibérément de montrer l'Océanie à travers des yeux européens » (Le Brun ; Martin, 2018).

³ Voir par exemple l'article de C. Chiron sur le site touristique France.fr (<https://www.france.fr/fr/maintenant-en-france/exposition-oceanie-au-musee-du-quai-branly>) ou l'article de L. Dannery sur le site l'Express.fr (https://www.lexpress.fr/culture/art/exposition-oceanie-au-quai-branly_2069953.html)

⁴ Tupaia est considéré comme le guide polynésien de J. Cook. Il embarque en 1769 à bord de *l'Endeavour* lors du premier voyage de J. Cook. Les Maori entretiennent la mémoire de l'arrivée de Tupaia en Nouvelle-Zélande. De nombreuses célébrations ont eu lieu en 2019 à ce sujet. Tupaia est l'auteur d'une carte devenue célèbre car elle prouve une grande maîtrise de l'espace régional polynésien (Eckstein ; Schwarz, 2019).

narration historique européocentrée. Ce n'est pas le choix de communication qui a été opéré au sujet de l'exposition à Paris.

Un troisième facteur d'unité est également mentionné dans le premier chapitre du catalogue mais ce facteur n'a pas le même statut que les deux précédents. Le texte présente en effet l'apport contemporain des intellectuels de la région à son unification culturelle, « le concept d'Océanie fut *récupéré* pour les insulaires par des écrivains, artistes, intellectuels autochtones, qui essaimèrent dans la région un ferment d'expérimentation créative. ». Plusieurs termes peuvent ici être commentés : tout d'abord celui de « récupération » : on oscille ici entre l'idée d'un recyclage, et d'une reconstruction identitaire. Le raisonnement qui sous-tend son usage semble être celui d'une captation conceptuelle. À la manière d'un fleuve qui capte l'affluent d'un autre cours d'eau, les intellectuels océaniens se seraient appropriés un concept géographique européen, né des voyages de J. Cook, puis du découpage du monde en continents, nous y reviendrons. Cette phrase vient donc sanctionner à nouveau l'idée que la conscience d'appartenir à un même espace ne préexistait pas au contact colonial : tout se passe comme si l'unité culturelle affirmée dès le départ n'entretenait aucun lien avec l'affirmation, par ces intellectuels, de leur identité océanienne, comme s'ils ne pouvaient revendiquer cette unité comme l'un des fondements du processus qu'ils alimentent. A la fermeté de l'« Océanie » comme concept, s'oppose la manière dont est décrit ce travail de captation comme un « ferment d'expérimentation créative ». Quand le « ferment » renvoie à l'idée d'un processus en germination, l'« expérimentation » s'inscrit dans une logique d'exploration. Le régionalisme affirmé par ces artistes et intellectuels est ainsi présenté comme doublement inabouti, sans profondeur historique. L'unité culturelle relative de la région est reconnue comme un fait précolonial, mais pas le processus par lequel certains intellectuels de la région revendiquent l'appropriation de cet espace, ce processus restant présenté comme un épiphénomène récent.

On arrive donc à l'idée sous-jacente suivante : la conceptualisation de cet espace océanien dans son unité culturelle serait le résultat d'un processus qui aurait débuté au moment du contact colonial, avec l'identification d'un mystère à résoudre, que le discours scientifique, largement dominé par des chercheurs extérieurs à la région, serait finalement parvenu à résoudre récemment. La proximité culturelle préexistait mais il reviendrait à ce discours de l'avoir mise en évidence.

On remarque également que l'exposition évite soigneusement de s'attarder sur une étape qui peut pourtant sembler importante : celle de la dénomination de la région et de sa constitution en « continent » dans la vulgate géographique diffusée par l'Occident. Il faut dire que le découpage du monde en continents a récemment fait l'objet d'un travail de déconstruction historiographique.

La déconstruction du découpage du monde en continents, frein supplémentaire à la reconnaissance du régionalisme océanien ?

On doit par exemple à C. Grataloup (2009) d'avoir réhistoricisé le « bouclage du monde » et dénaturalisé le découpage en continents, lequel n'entretient de fait que peu de liens avec les fameuses plaques continentales auquel il était pourtant relié dans la doxa. Une fois mise en évidence la nature artificielle de ce découpage, la déconstruction consiste à identifier les partis pris idéologiques (racistes et européocentrés dans ce cas) qui ont présidé aux choix effectués

dans le tracé et la dénomination des grandes parties du monde. A ce jeu, l'Océanie apparaît comme le « continent » de tous les paradoxes : d'abord parce qu'il est défini jusque dans son nom même par l'élément liquide plutôt que terrestre, ensuite parce qu'il ne correspond à aucune race distincte dans le discours européen. Il faut dire que son identification a été beaucoup plus tardive que les quatre autres continents. C'est au début du 19^{ème} siècle qu'Adrien Brué puis Conrad Malte-Brun cartographient et nomment l'Océanie. Cette grande région faite des « restes du monde » accède enfin à l'existence visuelle et discursive... dans les référentiels de connaissances européens.

Cette précision est importante. Il n'est pas du tout évident que l'acte de naissance du continentalisme océanien soit celui-ci. L'appropriation mentale de cet espace a débuté bien avant chez certaines élites océaniques. Je fais ici référence aux grands prêtres et autres maîtres de navigation. Les apports récents de l'archéologie et de l'histoire ainsi que des traditions orales très répandues font en effet état d'une interconnaissance et d'échanges, ponctuels, de longue portée à travers le Pacifique (Salesa, 2003). L'élucidation de l'énigme historiographique et géographique posée par la carte de Tupaia (Eckstein ; Schwarz, 2019) a animé de nombreux articles avant que ne soit enfin percée et divulguée sa logique relationnelle, attestant d'une connaissance précise d'une large partie de l'Océanie chez ce prêtre de Raiatea (île de l'actuelle Polynésie française). Même si aucun nom ne nous est parvenu pour désigner cet espace régional cela n'a pas empêché son appropriation mentale par un certain nombre d'Océaniens.

La conscience d'appartenir à un espace commun ne suffit pas à définir le régionalisme, même culturel. Il faut encore pouvoir attester d'une volonté de se rapprocher, de se rencontrer à l'échelle régionale. Cette volonté a existé, dans le domaine politique d'ailleurs, mais en se fondant sur un capital relationnel hérité. On la doit notamment au souverain hawaïen Kamehameha III qui, au début des années 1850, a cherché à unifier les territoires du Pacifique dans une grande confédération, laquelle était ainsi conçue pour contrer l'influence coloniale occidentale dans le Pacifique (Gonschor, 2019). Grâce aux travaux de Lorenz Gonschor, l'*agency* des populations océaniques, leur capacité à agir, au sein du processus d'intégration régionale, se trouve restaurée. De même, l'antériorité de cette initiative peut leur être imputée.

La colonisation a interrompu ce type d'échanges féconds entre les territoires du Pacifique, ne serait-ce que parce qu'elle a annihilé la souveraineté des sociétés concernées et souvent induit une limitation des déplacements en haute-mer pour les populations colonisées. En revanche, la conscience d'appartenir à un ensemble géographique partageant certains traits culturels et une histoire ancienne commune ne s'est pas totalement perdue. La littérature océanique est parsemée de récits qui attestent de la transmission de ces savoirs (Spitz, 2013 et Wendt, 2009)⁵.

Ce type de savoirs associé à l'Océanie insulaire dans sa globalité est cependant entré en concurrence avec un autre découpage du Pacifique initié par les Européens : la tripartition opposant Mélanésie, Micronésie et Polynésie. Ce découpage a lui aussi été déconstruit, par S. Tcherkézoff cette fois (2009), en démontrant comment la distinction entre les îles habitées par des populations perçues comme noires et les îles où les populations étaient considérées comme aryennes ou métisses avait permis aux Occidentaux de réinscrire le discours raciste dans cette partie du monde : cannibales sauvages contre vahinés exotiques. Ce

⁵ Plus directement, l'artiste polynésien Tokai Devatine, fils de la poétesse Flora Devatine, raconte comment à chaque rencontre avec des ressortissants des autres pays du Pacifique, l'énumération des généalogies de chacun finit par révéler des liens familiaux transpacifiques. Ces liens permettent de lever certaines méfiances, notamment la suspicion dont les insulaires de Polynésie française ont fait l'objet, accusés par les autres Océaniens de soutenir la politique nucléaire de la France (interview menée en mars 2020).

découpage reste malgré tout opératoire d'un point de vue politique⁶ mais aussi pour certains aspects linguistiques. Il est encore central dans le domaine de la culture malgré les critiques dont il fait de plus en plus l'objet ainsi que la volonté de nombreux intellectuels de la région d'œuvrer au rapprochement des populations qu'il divise.

Dès lors, si le discours colonial occidental a effectivement promu l'unité de la région en tant que grande partie du monde nommée « Océanie », tombant par hasard sur un espace déjà pertinent d'un point de vue culturel, il a aussi produit une partition interne qui ne bénéficie pas d'une telle assise. La déconstruction du découpage continental⁷ apparaît comme une initiative salutaire mais celle-ci ne peut constituer une fin en soi, au risque de passer à côté de l'unité historique de l'Océanie et des premières étapes de son intégration régionale⁸.

La faible reconnaissance scientifique dont bénéficie le régionalisme culturel océanien ou du moins l'autonomie des populations locales dans ce processus n'est pas cantonnée à cette exposition ou à la tendance déconstructiviste en histoire. On la retrouve chez de nombreux auteurs, notamment ceux qui s'intéressent plus spécifiquement aux institutions politiques et culturelles régionales.

L'étude des institutions régionales en Océanie, le spectre persistant de l'approche déconstructiviste

La bibliographie sur le régionalisme océanien insiste elle aussi sur l'origine exogène des institutions régionales classiques (David, 2003) : c'est notamment le cas de la Commission du Pacifique Sud, devenue Communauté du Pacifique (abrégé en CPS). Durant la guerre froide, l'Océanie devient le terrain secondaire mais bien réel de la lutte d'influence à laquelle se livrent le bloc de l'Est et le bloc de l'Ouest. Alors que l'ONU appuie un mouvement de décolonisation incomplet et tardif dans cet espace Pacifique, les anciennes puissances coloniales perçoivent l'émergence de mouvements décoloniaux nationalistes comme une menace. Selon Gilbert David, ces inquiétudes sont à l'origine du projet de régionalisation dans le Pacifique, à travers la création de la Commission du Pacifique Sud. Dès ses origines, cet organe se présente comme une institution à visée culturelle et technique, explicitement apolitique⁹.

⁶ Ce découpage sert de fondement à des formes de sub-régionalismes politiques comme le Groupe du fer de lance mélanésien.

⁷ La frilosité d'une large partie de la communauté scientifique à l'encontre des grands découpages culturels du monde peuvent aussi s'expliquer par l'opposition qu'ont soulevée les thèses de Samuel Huntington sur le « choc des civilisations » (Huntington, 1996).

⁸ Je souligne ici que C. Grataloup, qui a beaucoup œuvré à la déconstruction des grands découpages du monde, est aussi l'un de ceux qui a apporté la réflexion la plus stimulante à leur reconstruction. C'est notamment le cas de la limite Nord / Sud qu'il taille en pièce avant de la réhistoriciser, non sans malice, à partir d'une analyse du petit déjeuner en Occident (Grataloup, 2017).

⁹ Il est doublé, vingt-cinq ans plus tard d'une seconde institution régionale : le Forum du Pacifique Sud, créée pour rassembler uniquement les pays indépendants de la région et permettre la prise de décisions politiques et économiques. Après une grande victoire dans le domaine de la protection des ressources halieutiques des pays membres, le fonctionnement du forum a été entaché de critiques et de divisions : l'influence de la Nouvelle-Zélande et de l'Australie, en tant que principaux bailleurs de fonds a été régulièrement dénoncée ; la création du Groupe mélanésien du fer de lance, en 1988, a marqué la division entre pays mélanésiens et polynésiens ; enfin, la présence, depuis 2016, de la Polynésie française et de la Nouvelle-Calédonie en tant que membres de plein droit de cette organisation régionale a fait craindre un retour de la France dans le régionalisme océanien.

Plus de 60 ans après la création de cette première institution, l'intégration économique régionale apparaît bien faible, moins de 15% des échanges commerciaux (Chen et al., 2014)¹⁰ auxquels participent les différents pays et territoires du Pacifique sont effectués au sein de la région et ce en dépit de la demi-douzaine d'accords de libre échange qui existent.

Or, dans les études sur la régionalisation du monde, l'intégration économique et l'approche statocentrée occupent une place de choix (Mareï ; Richard, 2018). Elle constitue trop souvent l'angle unique à l'aune duquel l'on mesure l'intégration régionale. Nous identifions ici un autre obstacle à la reconnaissance du régionalisme culturel océanien. Or, cette institution régionale, la CPS, qui apparaît limitée dans ses domaines d'attribution et peu efficace dans la mise en œuvre de l'intégration économique, est aussi à l'origine de la plus grande manifestation culturelle en Océanie : le Festival des Arts du Pacifique. Ce festival (abrégé en « FestPac ») a lieu tous les quatre ans, depuis 1972, et rassemble des délégations venues des différents territoires du Pacifique. Après Guam, en 2016, l'édition suivante aurait dû se tenir en juin 2020 à Hawaii mais elle a été repoussée à 2024, à cause de la pandémie de COVID-19. Là aussi, en raison de son origine, cet événement culturel récurrent a été interprété par plusieurs auteurs comme un dispositif permettant d'enfermer les pays de la région dans une vision passéiste et apolitique de leur propre culture.

On retrouve ici la grande thématique de « l'invention de la tradition » qui a animé le débat dans les recherches en sciences humaines sur le Pacifique au cours des années 1990 et 2000. Côté francophone, les travaux d'Alain Babadzan semblent révélateurs de cette tendance notamment lorsque cet ethnologue s'attache à démontrer comment le « spectacle de la culture » répond en fait aux intérêts des puissances occidentales (Babadzan, 2009). Le FestPac s'inscrirait ainsi, à l'origine, dans une stratégie d'instrumentalisation du culturel à des fins de stabilisation géopolitique de la région. Dans un contexte de guerre froide, la renaissance culturelle et les FestPac auraient permis de détourner les populations du Pacifique de la lutte politique et postcoloniale. Avec ce type d'argumentation, Alain Babadzan instruit un procès en origine néocoloniale voire en inauthenticité des FestPac. Il va plus loin en affirmant que les FestPac sont « un effet de la planétarisation du rapport occidental moderne à la culture ». (Babadzan, 2009). Il instruit donc un second procès en marchandisation et en folklorisation.

Inabouti, fruit de l'importation de dynamiques ou de concepts exogènes, le régionalisme culturel océanien tel qu'il se développe dans le Pacifique apparaît toujours comme secondaire : tout d'abord, au sens où il s'agirait d'un phénomène « de seconde main », ensuite d'un phénomène anecdotique face à des logiques politiques et économiques premières, ou encore au sens où il servirait de paravent à des processus subis et qui sont donc premiers. C'est en fait toute l'énonciation culturelle à l'échelle « continentale » qui se trouve disqualifiée.

¹⁰ On pourrait rappeler ici une critique adressée à ce type de données par Epeli Hau'Ofa (Hau'Ofa, 1993), l'un des intellectuels qui auraient participé à la « récupération » du concept d'Océanie. Epeli Hau'Ofa soutient que la plupart des études économiques sur l'Océanie sont biaisées car elles ne tiennent pas compte des envois informels qui permettent de restituer une symétrie aux échanges entre population en diaspora et populations restées au pays : « Matériaux de construction, machines agricoles, voitures et une myriade d'autres choses sont envoyés par des parents installés à l'étranger, pendant que productions artisanales, fruits tropicaux et racines alimentaires, créatures marines déshydratées, kava et autres délices sont expédiés depuis leurs pays d'origine. Bien que ce flux de marchandises ne soit généralement pas pris en compte dans les statistiques officielles, une large part du bien-être des gens ordinaires de l'Océanie dépend de ces échanges informels. ». A la suite de ce qui précède, on pourrait donc s'interroger sur le fait que ce chiffre de 15% omette des échanges informels, mais aussi des échanges non marchands, entre les petits territoires insulaires du Pacifique.

Dès lors, il s'agit maintenant de se donner les moyens d'extraire le régionalisme culturel océanien du déconstructivisme ambiant afin de le recevoir pour ce qu'il est, à savoir une énonciation culturelle de dimension continentale, traversant l'océan¹¹ ; une énonciation qui se réfère à un toponyme mais aussi à certaines connaissances qui peuvent avoir été établies par des Occidentaux sans que cela n'obère l'autonomie des intellectuels, des artistes et artisans qui la portent.

Le régionalisme océanien une énonciation culturelle à visée décoloniale participant au décloisonnement du monde

Pour atteindre cet objectif, je choisis donc d'inscrire mon propos dans la lignée des études postcoloniales et des subaltern studies lesquelles ont apporté un précieux cadrage théorique aux notions d'« énonciation culturelle » et de « *politics of difference* ».

L'un des points communs entre les tenants de ces approches est de chercher, entre autres choses, à percer à jour les limites de la figure universelle du sujet telle qu'elle a été construite par la philosophie occidentale. Celle-ci s'est toujours accompagnée de politiques, de discours et même de sciences associant l'autre à l'ailleurs et à l'irrationnel, participant donc à le retrancher de cet universel logocentré. La critique postcoloniale tend en effet à reconnaître l'existence de différences qui doivent pouvoir s'énoncer pour participer à l'affirmation du Divers (Glissant, 1997), ou d'une « démocratie à venir » (Derrida, 1994 et Peters, 2005).

C'est à Homi Bhabha (Bhabha, 1994) qu'il revient d'avoir approfondi la réflexion sur les conditions dans lesquelles s'effectue l'énonciation culturelle en tant qu'énonciation d'une « différence ». Chez des acteurs en situation de domination coloniale passée ou présente, l'affirmation d'une différence relèverait d'un besoin vital. L'affirmation de cette différence n'a pas le même statut dans le contexte colonial et décolonial¹² qu'en métropole. Elle sert effectivement des projets nationalistes mais pas seulement : en-deçà et au-delà, elle permet de questionner ce qui s'est produit avec la colonisation et enfin de prendre part à la mondialité en s'y ménageant une place qui n'est plus celle de dominé.

L'énonciation culturelle entretient des rapports complexes avec le lieu et le territoire. La critique subalterne (Gupta ; Ferguson, 1992) a ainsi remis en cause l'association entre espace et culture : faisant de la science fondée sur ce lien (l'anthropologie) un instrument de reproduction d'une assignation à « résidence » préparant et venant redoubler les politiques migratoires actuelles en Occident. Le localisme a donc longtemps été de mise dans les études

¹¹ Ce en quoi il présente finalement peu d'équivalents dans le monde, à part peut-être si l'on s'autorise à penser un régionalisme africain transatlantique.

¹² L'adjectif « décolonial » est régulièrement employé tout au long de cet article : alors que le terme « postcolonial » est ici réservé uniquement au champ d'étude visant à instruire la critique du colonialisme, « décolonial » tend à désigner l'ensemble des situations, des contextes, dans lesquels la domination coloniale est effectivement combattue, soit que l'indépendance ait été acquise, soit que la lutte pour l'indépendance soit initiée, soit que des formes d'autonomie aient été obtenues. L'adjectif couvre donc tout le spectre des situations de remise en cause de la domination coloniale, des plus abouties au plus timides ; l'idée étant que, même dans les contextes où l'indépendance est acquise, les rapports de pouvoir propres au système-monde et au capitalisme actuels, reproduisent des logiques coloniales via la division internationale du travail, ou l'altérisation des populations anciennement colonisés (dans les médias de masse, les dispositifs touristiques, etc.).

culturelles, particulièrement dans le Pacifique. Le régionalisme constitue à ce titre une rupture avec les schémas attendus de l'énonciation culturelle. En Océanie, cette énonciation a d'abord été portée par trois grandes figures de la littérature, également rattachées au monde universitaire : Teresia Teaiwa (1968-2017) originaire de Kiribati, Epeli Hau'Ofa (1939-2009) de Tonga et Albert Wendt (1939-) de Samoa. Tous trois, ont vécu dans différentes îles du Pacifique et revendiquent une identité océanienne.

On peut rapidement revenir sur le travail d'Epeli Hau'Ofa à ce sujet, qui a véritablement théorisé cette approche holiste, régionale, s'inscrivant ainsi en faux contre une conception faisant de chaque île ou état du Pacifique, un territoire étroit, isolé et dépendant. On peut ici citer une phrase qui synthétise les apports de cette réflexion : « There is a gulf of difference between viewing the Pacific as 'islands in a far sea' and as 'a sea of islands' » (« Il y a un océan de différences entre voir le Pacifique comme un « ensemble d'îles dans des mers lointaines » et le voir comme « un océan d'îles » ») (Hau'Ofa, 1993).

Epeli Hau'Ofa en vient dès lors à instruire une critique des frontières en Océanie. Historiquement, l'accès à des ressources multilocalisées dans différentes îles du Pacifique, voire même aujourd'hui au-delà, constitue la condition même de la survie et de la viabilité des sociétés océaniques. Et le principe de réciprocité reste de mise : nombre de ressources circulant des territoires insulaires océaniques vers les grandes métropoles étant rarement comptabilisés dans l'analyse des échanges au sein de la région. Le rejet des frontières est une critique récurrente des analyses postcoloniales et subalternes mais ici l'abolition des frontières internationales devient un enjeu vital décolonial. Notons au passage, que l'on retrouve ici de nombreux traits qui permettaient à H. Bhabha de définir l'énonciation culturelle comme énonciation d'une différence. C'est également ce qu'exprime T. Teaiwa lorsqu'elle dit : « Les projets de décolonisation visant [...] à édifier des États-nations ne correspondent ni aux visions ni aux propositions d'Albert [Wendt] et Epeli [Hau'Ofa]... Si nous allions vers l'eau, l'océan, le *moana*, à quoi ressemblerait la décolonisation ? » (Brunt, 2010 et Brunt ; Thomas, 2018, traduction).

Nous sommes ici au cœur d'un régionalisme océanien qui dépasse le cadre culturel pour englober des considérations économiques, politiques et environnementales. L'originalité de celui-ci réside dans le facteur de contiguïté qui est mis en avant : l'Océan. Tout projet de régionalisation reposant de fait sur un principe de contiguïté, là où les Occidentaux ont longtemps vu une coupure, ces intellectuels projettent un lien, voire un principe unificateur, au fondement d'une pensée proprement océanienne.

Epeli Hau'Ofa revendique le nom « Océanie » au détriment du terme « Pacifique » qu'il juge condescendant. Certains auteurs, à sa suite, privilégieront le terme « Moana » (Ka'ili ; Mahina ; Addo ; 2017) présent dans de nombreuses langues d'Océanie et qui permet justement de désigner l'océan et a fortiori la région. Le choix opéré par E. Hau'Ofa a dès lors été interprété comme une « récupération » (telle était l'interprétation proposée dans l'introduction de l'exposition *Océanie* mentionnée au début de cet article), il serait plus juste d'y voir une torsion volontaire d'un concept (certes exogène) révélant sa pleine appropriation plutôt que son emprunt. En parlant d'« Océanie », il ne s'agit pas comme Adrien-Hubert Brué en son temps, d'insister sur l'omniprésence des coupures maritimes entre les îles mais bel et bien de renverser ce préjugé continentalo-centré. Le stigmate colonial se trouve inversé. Plus qu'un lien, l'Océan devient un principe métaphysique incorporant les préoccupations environnementales actuelles. L'autochtonie définie par ce principe d'union reste ouverte, se distinguant ainsi des autochtonies localistes, « Conquerors come, conquerors go, the ocean remains, mother only to

her children. This mother has a big heart though; she adopts anyone who loves her. » (« Les conquérants vont et viennent, l’océan reste, mère de ses seuls enfants. Mais cette mère a un grand cœur ; elle adopte tous ceux qui l’aiment ») (Hau’Ofa, 1994).

Cette pensée océanienne se révèle très séduisante auprès de nombreux artistes de la région, y compris dans le Pacifique « francophone », où les travaux d’E. Hau’Ofa ont récemment été traduits dans une version courte (Hau’Ofa, 2013 et 2015). Des auteurs comme Chantal Spitz, Paul Wamo mais aussi des artistes comme Heretu Tetahiotupa revendiquent cette approche, qu’ils contribuent à diffuser dans un contexte où c’est bien davantage la vision d’un Pacifique compartimenté en trois zones qui prédomine encore. Il faut dire que le « Triangle polynésien » permet à la Polynésie française de prétendre à une centralité géométrique qu’elle n’a pas en Océanie. On touche ici à l’ambiguïté des renaissances culturelles comme phénomène présentant une indéniable dimension géographique.

A Tahiti et aux Marquises, la tendance au localisme dans l’énonciation culturelle reste très ancrée. Une grande valeur est accordée au lieu, au territoire à partir duquel la culture est exprimée. Le « fenua » (ou « henua » en marquisien du nord), comme concept allant bien au-delà de sa traduction par le mot « terre », cristallise cette conception du lien entre culture et territoire.

Dans certains cas, il existe même des mesures visant à délimiter la culture qui s’énonce sur place de celle qui, prise en charge par des gens du cru, est énoncée en dehors du territoire de référence. Au Matavaa, festival des arts des îles Marquises qui s’est tenu à Ua Pou en décembre 2019, les artistes qui ne vivent pas sur l’île participent aux festivités dans un groupe séparé. Ils n’ont pas accès aux espaces les plus prestigieux pour leurs performances, et ne peuvent jouer en soirée, ce qui ne manque pas de déclencher des frustrations chez ces derniers.

On touche ici au cœur de mon travail de recherche : les géographies dessinées par les phénomènes de renaissance culturelle à Tahiti et aux Marquises apparaissent complexes. Comme nous venons de le voir, l’exigence localiste¹³ dans ces énonciations reste très présente et peut induire des conflits. Les dissensions sont encore plus vives en ce qui concerne l’échelle ou plutôt les différentes échelles auxquelles les acteurs qui portent l’énonciation culturelle projettent leur vision d’eux-mêmes, des groupes auxquels ils appartiennent et de leur culture. Dit plus simplement, l’énonciation culturelle s’effectue à différentes échelles ; et le choix, voire l’articulation de ces échelles en dit long sur le projet politique dont ces acteurs sont porteurs : entre repli et volonté de décloisonnement, de participation au monde. Cette assertion peut apparaître comme un truisme et pourtant, cette capacité à articuler des échelles aussi fines que la vallée, l’île, l’archipel, le pays... avec des formes de régionalisme culturel constitue une véritable ligne de démarcation, voire un sujet de conflits, entre les intellectuels, les artistes et les artisans qui portent l’énonciation culturelle en Océanie. Il s’agissait par exemple de l’un des faits reprochés aux jeunes artistes de la troupe Kakaia écartée à la dernière minute du Matavaa de 2019, par les tenants de la tendance classiciste du renouveau culturel marquisien ; critiquant leur usage d’un répertoire de pas élargi à l’ensemble de la Polynésie et non restreint aux Marquises.

¹³ Peut-être que joue ici aussi l’influence, même indirecte, du discours scientifique exposé plus haut (assignant la renaissance culturelle à l’échelle locale). La méfiance à l’égard des anthropologues et des chercheurs en sciences humaines, accusés parfois (à demi-mots), de faire carrière sur le dos des populations enquêtées, se fait pourtant de plus en plus entendre aux Marquises. Cette critique est beaucoup plus présente dans d’autres pays du Pacifique, comme l’a montré Linda Tuhiwai Smith (2012) au sujet d’Aotearoa, et ce même lorsque les chercheurs concernés appartiennent aux communautés maori.

Le régionalisme océanien peut donc revendiquer son origine endogène, inscrite dans l'histoire longue des sociétés du Pacifique. Il constitue une perspective stimulante du combat décolonial remettant en cause le partitionnement en trois zones mais aussi en états de cet espace. Il repose enfin sur un principe de contiguïté, l'océan, qui n'est pas celui des autres grands régionalismes et notamment de celui qui a longtemps servi de référence en la matière (l'Europe). Mobilisé par les acteurs culturels de la région et entrant en concurrence avec des découpages territoriaux plus établis, ce régionalisme océanien alimente des controverses ; la conflictualité étant inhérente à toute énonciation culturelle (Bhabha, 1994). Enfin, ce régionalisme relève encore de ces processus qui travaillent le monde à bas bruit et contribuent à le décloisonner, participant ainsi au dépassement d'un universel eurocentré au profit de l'affirmation du Divers (Glissant, 1997). Le silence, voire le mépris scientifique, qui entoure l'énonciation culturelle à l'échelle océanienne n'a que trop duré.

BIBLIOGRAPHIE

BABADZAN A. (2009), *Le spectacle de la culture. Globalisation et traditionalismes en Océanie*, Paris, L'Harmattan

BHABHA H. (1994), *The location of culture*, New York, Routledge

BRUNT P. (coord.) (2010), «Round Table Thinking Through Oceania Now», *Reading Room : A Journal of Art and Culture*, 4, Auckland, Gallery's E H McCormick Research Library, pp. 82-104.

BRUNT P., THOMAS N. (dir.) (2018a), *Océanie*, Paris, Fonds Mercator

BRUNT P., THOMAS N. (2018b), « Oceania Redux », dans *Océanie*, Paris, Fonds Mercator, pp. 20-42

CHEN H., RAUQUEUQUE L., RAJ SINGH S., WU Y., YANG Y. (2014), "Pacific Island Countries: In Search of a Trade Strategy", *International Monetary Fund Working Paper*, 14, Asia Pacific Department

DAVID G. (2003), « Mondialisation et recompositions territoriales et identitaires en Océanie insulaire », dans GUILLAUD D., HUETZ DE LEMPS C., SEVIN O. (dir.), *Île rêvées, territoires et identités dans le Pacifique insulaire*, Paris, Presses de l'université de Paris-Sorbonne, pp. 141-177

DERRIDA J., BEARDSWORTH R., “Nietzsche and the machine”, *Journal of Nietzsche Studies*, 7, New York, Penn State University Press, pp. 7-66

ECKSTEIN L., SCHWARZ A. (2019), “The Making of Tupaia’s Map: A Story of the Extent and Mastery of Polynesian Navigation, Competing Systems of Wayfinding on James Cook’s Endeavour, and the Invention of an Ingenious Cartographic System”, *The Journal of Pacific History*, vol. 54, 1, Canberra, Australian National University, pp. 1-95

GLISSANT E. (1997), *Le discours antillais*, Paris, Folio essais, Gallimard

GONSCHOR L. (2019), *A power in the world: the Hawaiian kingdom in Oceania*, Honolulu, University of Hawai’i Press

GRATALOUP C. (2009), *L’invention des continents : comment l’Europe a découpé le monde*, Paris, Larousse

GRATALOUP C. (2017), *Le monde dans nos tasses, l’étonnante histoire du petit-déjeuner*, Paris, A. Colin

GUPTA A., FERGUSON J. (1992), « Beyond “Culture”: Space, Identity, and the Politics of Difference », *Cultural Anthropology*, Vol. 7, 1, New York, Society for Cultural Anthropology, pp. 6-23

HAU’OFA E. (1993), *A New Oceania: Rediscovering Our Sea of Islands*, Suva, The University of the South Pacific School of Social and Economic Development, Beake House

HAU’OFA E. (2013) (trad.), *Notre mer d’îles*, Papeete, Pacific Islanders

HAU’OFA E. (2015) (trad.), *L’Océan est en nous*, Papeete, Pacific Islanders

HAU’OFA E. (2015) (trad.), *Un passé à recomposer*, Papeete, Pacific Islanders

HUNTINGTON S. (1996), *The Clash of Civilizations and the Remaking of World Order*, London, Simon and Schuster

KA’ILI T, MĀHINA 'O., ADDO P.-A. (2017), “Introduction: tā-vā (time-space) - the birth of an indigenous Moana theory”, *Pacific Studies*, Vol. 40, 1/2, Honolulu, Pacific Institute, Brigham Young University Hawai’i, pp. 1-17

KIRCH P. V. (2017) (rééd.), *On the road of the winds: an archaeological history of the Pacific Islands before European contact*, Berkeley, University of California Press

LE BRUN C., MARTIN S. (2018), “Avant-Propos”, dans *Océanie*, Paris, Fonds Mercator, pp. 12-15

MAREĪ N., RICHARD Y. (2018), « Première partie : pour une mise en ordre des concepts et des méthodes », *Dictionnaire de la régionalisation du monde*, Paris, Atlande

PETERS M. A. (2005), “Education, Post-structuralism and the Politics of Difference”, *Policy Futures in Education*, Vol. 3, 4, London, Symposium Journals Ltd. pp. 436-445

SALESA D. (2003), « “Travel Happy” Samoa: Colonialism, Samoan Migration, and a “Brown Pacific” », *New Zealand Journal of History*, 37, 2, Auckland, Department of History at the University of Auckland, pp. 171-188

SPITZ C. (2013) (rééd.), *Hombo : transcription d’une biographie*, Papeete, Au vent des îles

TCHERKÉZOFF S. (2009), *Polynésie/Mélanésie – L’invention française des « races » et des régions de l’Océanie (XVIIe – XXIe siècles)*, Papeete, Au vent des îles

TUHIWAI SMITH L. (2012) (rééd.), *Decolonizing Methodologies : Research and Indigenous Peoples*, Londres, Zedbooks

WENDT A. (2009) (trad.), *Les feuilles du banian*, Papeete, Au vent des îles